A propos

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 36

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-208917

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

regardaient, de leurs grands yeux mélancoliques, les paquebots qui allaient au loin vers la patrie, traçant dans la mer un long sillage et laissant dans le ciel de longues spirales de fumée noire. Souvent, en passant leur visite douanière, les docteurs trouvaient quelque pauvre enfant, froid et raide, endormi du sommeil éternel, sans doute avec, dans le cœur, la pensée de cette patrie si chère que regrettent tous les Suisses à l'étranger. Les galériens de l'hôpital arrivaient alors avec leur grande caisse et, sans précaution aucune, jetaient ce pauvre corps amaigri dans la salle des morts, où les docteurs et carabins, manches retroussées, se livraient à toutes les expériences de leur métier.

J'eus longtemps le délire; puis je pus m'asseoir dans mon lit et regarder de là, pendant la nuit, le Vésuve en face de nous qui lançait ses feux retombant en gerbes sur ses flancs. Plus tard, je pus me lever et me promener sur les terrasses de l'hôpital, où se tenaient, accoudés sur les murs, de pauvres poitrinaires. Il aurait fallu à ces pauvres gens un vin généreux, quelques mets succulents. Hélas! quand venait le samedi, on avait la « soupe aux chiens », gamelle d'eau bouillante dans laquelle nageaient quelques croûtons de pain, et nous étions arrivés à les compter.

Un beau matin, après m'avoir consciencieusement examiné, le docteur me trouva en assez « mauvais » état pour pouvoir quitter l'hôpital. Avec quelle joie j'endossai le pantalon de toile et la capote bleue, dans laquelle on aurait aisément introduit deux personnages comme moi! J'avais l'air d'un de ces fantômes qu'on place dans les blés à l'époque de la moisson.

En rentrant au régiment, je serrai la main bien fort à tous mes camarades. Tel est l'égoïsme du soldat : tous m'avaient déjà presque oublié.

Le nouvel-an et ses fêtes passèrent. Depuis longtemps j'étais passé au bataillon, c'est-à-dire que j'avais appris à me balancer sur la partie droite du corps en maniant une énorme trique : c'était l'escrime à la baïonnette; puis je connaissais assez le maniement du fusil pour ne pas crever l'œil du camarade placé devant ou derrière moi. Une année s'était écoulée depuis mon arrivée au régiment; j'avais peu à peu pris mon parti. L'année suivante, le régiment partait pour la Sicile; nous nous en faisions une fête.

En automne, on nous conduisait au Champ-de-Mars avec la garnison de la ville. Il y avait les trois régiments suisses, les bataillons de chasseurs, la cavalerie, dont les trois quarts au moins étaient encore armés de l'antique fusil à pierre. Il y avait la garde royale, dont les panaches blancs, les grands favoris noirs, les pantalons rouges et les tambours accompagnés de fifres faisaient un effet magique. Alors, au commandement du vieux général Lanza, ou de Pignatelli, toutes ces troupes se mettaient en mouvement dans les hautes herbes du Champ-de-Mars, décrivant des cercles à perte de vue, se déployant en bataille, se repliant, formant des colonnes d'attaque; puis l'artillerie, dont les chevaux écumaient, passait comme le vent devant nous, traçant de larges sillons dans les bruyères. Nous appelions ces manœuvres « tirer de l'eau ». Vers le soir, les régiments regagnaient les casernes dans toutes les directions : le deuxième rentrait dans son grand couvent sombre, la musique jouait le défilé; chacun s'endormait, harassé.

Le 22 mai 1859, à deux heures du matin, j'entends battre le tambour de garde : « Aux fourriers! » J'en faisais les fonctions. Je me lève immédiatement. Mon livre d'ordre sous le bras, j'attends devant la chambre du secrétariat l'explication de cette batterie inusitée dans les annales du régiment.

— Messieurs, nous crie l'adjudant, le roi est mort; son fils, François II, le remplace; voici l'ordre du jour.

Je ne sais pourquoi, le voyage en Sicile me parut bien compromis. D'autre part, je ne sus que me réjouir de cette mort, qui allait amener quelque changement dans notre triste existence.

« Ferdinand II, disait l'ordre du jour, est mort en priant Dieu pour cette noble et illustre armée de terre et de mer, dont les preuves innombrables de vaillance resteront marquées pour la postérité. »

En ce qui me concerne, je n'avais jamais entendu, à part un incident, parler de l'armée de mer, dont tous les exploits se réduisaient à la capture de quelques barques de contrebandiers. Quant à l'armée de terre, pendant deux ans, je n'avais assisté qu'aux grandes manœuvres du Champ-de-Mars, à quelques promenades militaires dans les environs, et à bien des processions, où nous ne brillions qu'à l'aide de nos habits rouge écarlate.

Le jour même, place du Château, les vaillantes troupes de terre et de mer prêtaient serment au nouveau roi. Ce fut d'abord la garde royale qui défila devant nous en criant : « Vive François II! » Je vois encore leurs panaches blancs, que le vent emporte en arrière, leurs longs favoris mêlés aux poils de leurs grands bonnets noirs, leur drapeau blanc aux fleurs de lis, se déroulant dans les airs, et leur colonel élevant par trois fois son épée en criant : « Evviva Francesco nostro re! » Lorsqu'arriva notre tour, officiers et sous-officiers crièrent bien fort : « Vive le roi! » Quant à nous, simples soldats, nous fûmes froids et impassibles.

Pendant trois jours, les canons des forts, de quart d'heure en quart d'heure, tiraient leurs salves de deuil. Les mâts des bâtiments inclinés en terre, les églises tendues de noir, les officiers de l'armée un crêpe autour du sabre; enfin partout un deuil factice, et la guerre continuait dans la Haute-Italie.

L'enterrement du roi fut un événement dans cette bonne ville de Naples. Pendant trois jours et trois nuits, de tous les points du royaume arrivaient les régiments de ligne, les chasseurs, les muletiers, hussards, dragons. Des troupes qu'on n'avait jamais vues débarquaient : c'étaient des régiments aux cols bleus, oranges ou verts, qui venaient de Calabre et de Sicile. Des tambours et des sapeurs portaient encore sur leur uniforme les armoiries de Sicile, une tête et trois jambes. Puis des régiments entiers de cavalerie sur leurs rapides chevaux noirs. Tout cela traversait les rues de la ville, campait sur les places publiques. Les chevaux étaient attachés aux piquets fichés en terre. Le soir, la retraite sonnait partout; on voyait courir dans les rues les dragons aux éperons sonnants, les chasseurs aux guêtres de coutil, la ligne aux pantalons rouges. Naples semblait une ville envahie.

Ce fut bien autre chose quand toutes ces troupes, alignées dans les rues, exécutèrent par trois fois les salves des morts, pendant que passait le cortège funèbre, composé des voitures royales, des bouffons du roi. Tout se suivait : ses chiens favoris, ses chevaux de selle, ses généraux. C'était un spectacle inouï, incroyable.

Nous reprîmes notre vie habituelle. Notre départ pour la Sicile était ajourné. On n'en parlait plus. Quelques cas de choléra se manifestaient dans les casernes. J'avais une telle peur de l'hôpital, que je n'osais visiter mes camarades qui y allaient faire un stage. Les uns en revenaient, les autres n'en revenaient pas.

Le nouveau roi se montrait peu; il semblait ne pas régner à Naples. La reine avait souvent visité les casernes, toute seule, accompagnée seulement par deux beaux chiens danois, qui couraient devant sa voiture.

Les événements d'Italie avaient leur contrecoup à Naples. Les recrues ne pouvaient plus traverser la Lombardie, aussi les transports devenaient-ils de plus en plus rares. Des frontières de Suisse, elles passaient par l'Autriche, venaient s'embarquer à Venise ou à Trieste, et, après un voyage de trois mois, nous arrivaient par mer dans un état pitoyable, après avoir fait le tour de l'Italie. Les compagnies s'affaiblissaient à vue d'œil.

Le bruit courait que la Suisse allait prendre des mesures sérieuses pour empêcher les enrôlements aux frontières. Les capitulations conclues par le gouvernement napolitain allaient être périmées sans chance d'être renouvelées; celle de Berne était à son terme. Les soldats savaient tout cela, et les commentaires allaient bon train. Il y en avait même qui avaient vu un officier fédéral avec le brassard et la croix blanche. Tel est le soldat : à force de porter l'uniforme, il ne peut s'imaginer que les choses puissent se traiter autrement que militairement et en uniforme. (*A suivre.*)

Quelque part. — Un monsieur qui voulait absolument connaître tout le monde et savoir tout est un jour présenté à l'un de nos magistrats les plus éminents.

— Il me semble, monsieur, vous avoir déjà vu quelque part, dit notre fat avec un air de suffisance.

— C'est bien possible, monsieur.... j'y vais quelquefois!

LES ESCARGOTS

1840

Chassé du gîte par huissier,
Je cherchais logis au village,
Lorsqu'un colimaçon grossier
Me fait les cornes au passage.
Voyez comme ils font le gros dos
Ces beaux messieurs les escargots.

Celui qui me nargue aujourd'hui,
Semble dire : « Vil prolétaire!
» Il n'a pas même un chaume à lui!
» L'escargot est propriétaire! »
Voyez, etc.

Au seuil de son palais nacré,
Ce mollusque, à base incongrue,
Se carre en bourgeois décoré
Tout fier d'avoir pignon sur rue.
Voyez, etc.

Il n'a point à déménager,
Il n'a point à payer son terme.
Ses voisins sont-ils un danger?
Dans sa maison, vite il s'enferme.
Voyez, etc.

Trop sot pour connaître l'ennui,
Il fait son bien de toutes choses,
S'engraisse du travail d'autrui
Et salit le pampre et les roses.
Voyez, etc.

En vain, tentent de l'émouvoir,
Des oiseaux, les voix les plus belles;
Le rustre a peine à concevoir
Qu'on ait une voix et des ailes.
Voyez, etc.

Ce bourgeois a raison, ma foi;
Fi! du peu que l'esprit rapporte!
Mieux vaut avoir maison à soi :
On met les autres à la porte.
Voyez, etc.

En deux chambres, l'on m'a conté
Que leurs législateurs s'assemblent.
Je le tiens pair ou député :
J'en connais tant qui lui ressemblent.
Voyez, etc.

De ramper prenant sa façon,
Faisons de moi, s'il est possible,
Un électeur colimaçon,
Un colimaçon éligible.
Voyez comme ils font les gros dos
Ces beaux messieurs les escargots.

BÉRANGER.

A propos. — Un haut dignitaire de l'église se trouvait à une fête de la cour, à Saint-Cloud. C'était au temps des crinolines. Pour aller d'un salon dans un autre, il lui fallait passer au milieu d'un groupe de dames fort décolletées et dont les robes, très amples, fermaient le passage.

Voyant le prélat fort embarrassé, une de ces belles dames s'efforce de comprimer les plis bouffants de sa robe et dit, en souriant :

— Tâchez de passer, monseigneur; nos couturières mettent aujourd'hui tant d'étoffe aux jupes...

— Qu'il n'en reste plus pour le corsage, répond, en souriant, lui aussi, le spirituel prélat.

Kursaal. — Le *Kursaal* a rouvert hier vendredi ses portes. La jolie salle de Bel-Air a été complètement remise à neuf, en attendant l'agrandissement qui nous est promis pour l'an prochain. L'installation de l'éclairage de la scène a été transformée. C'est très réussi.

Quant au programme, il ne laisse rien à désirer. Pour cette première semaine, les attractions les plus sensationnelles sont les suivantes; elles sont à voir : les « 2 Stœwhas », équilibristes et acrobates; les « 4 Modernis », jongleurs originaux de force; « Margaud », chanteur; « Karls », un amusant ventriloque, avec ses poupées; la « Pendule électrique », un numéro scientifique vraiment exceptionnel; enfin, des tableaux artistiques de tout premier ordre. Quelques vues cinématographiques fort intéressantes complètent cet alléchant programme.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO